

Chapitre 1

Il règne comme un parfum d'étrange à l'entrée du Parc national des Rocheuses. Nous plongeons aujourd'hui au cœur du Colorado, un État des États-Unis qui vit au rythme que lui imposent les saisons et les conditions climatiques. 333, Wonderview Avenue, Estes Park. C'est l'adresse précise d'un édifice géant, qui se dresse depuis 1909 entre les voyageurs et les montagnes, qu'il semble garder jalousement. Il abrite une multitude de chambres, de couloirs, de salles en tout genre et d'ascenseurs.

Bienvenue au Stanley Hôtel, qui, en ce 28 octobre 1974, ferme ses portes pour les longs mois d'hiver à venir. Eh oui, pas toujours simple de

travailler là où la neige recouvre tout, et où le manteau blanc si prisé des enfants finit par devenir une terrifiante vision. Alors qu'un flot ininterrompu de voitures descend la colline en quête de civilisation, une seule voiture, elle, la monte et s'arrête sur le parking vide de l'hôtel. Un couple en sort, et s'avance afin de réserver une chambre pour la nuit.

Drôle d'effet que la réception vide d'un grand hôtel. D'autant plus quand il est sur le point de fermer. L'écrivain Stephen King et son épouse, chargés de valises, attendent depuis plus de cinq minutes que l'on vienne les enregistrer.

Déjà, l'imagination de l'auteur s'imprègne de ce lieu aux odeurs et à l'atmosphère si particulière. Il a comme une connexion irrationnelle, avec chaque endroit qui l'inspire.

King, comme dit sa femme, c'est l'écrivain qui a besoin d'écrire pour vivre.

Un peu comme une deuxième respiration. Depuis plusieurs années déjà, l'artiste est un auteur à succès et il n'a jamais dévié d'un iota de sa routine. Il rédige en moyenne six pages quotidiennes. Tous les jours. Rien, ni personne, ne peut l'en détourner. Trois ou quatre heures à son poste de travail, généralement tôt le matin, et c'est parti pour le même rituel. Sa productivité est tout bonnement géniale. En moyenne un ouvrage paraît tous les deux mois. Alors qu'ils contemplent tous deux les boiseries du grand escalier et la moquette de mauvais goût au sol, un homme, enfin, se présente à eux.

Une chose est sûre, King n'est pas près d'oublier cette expérience. Il est 16h50 ce 28 octobre 1974, et c'est l'heure H de mon histoire.

Chapitre 2

L'homme est pâle comme la mort. Il n'a rien d'accueillant. Il ressemble à ces vampires de Marsten House tout droit sortis de Salem. Jerusalem's Lot, lieu de l'action de ce roman, n'est jamais loin. Il n'a pas encore publié ce roman, il le fera dans quelques mois, mais l'écrire l'a fait frissonner.

Sans s'excuser de les avoir fait attendre et sans aucun mot de bienvenue, l'homme en face d'eux, fin, sec et au regard noir, les conduit à leur chambre : la 217. La femme du romancier, qui il y a quelques minutes encore, râlait vivement, s'est tue. Lui aussi, se sent aussitôt envahit d'un sentiment qui l'oblige à rester sur ses gardes.

La chambre, somme toute classique, dégage une ambiance qui lui est propre. Certes, il écrit sur les fantômes depuis déjà un petit moment, pourtant les esprits, lui, il n'y croit guère. Mais là, nom de nom, il se passe quelque chose dans cette chambre !

Le bois du couloir craque à chaque mot feutré que les époux King échangent sur la possibilité de repartir ou non. On pourrait croire qu'un invité surprise se cache, là, juste derrière la porte.

« *La chambre 217*, leur avait glissé le réceptionniste, cousin éloigné de Dracula, *est réputée pour être hantée.* » Il pouvait leur en attribuer une autre si la perspective les effrayait, car, de toute façon, ils étaient les seuls hôtes ce soir. Son épouse s'était alors saisie. Les seuls ? Pas une autre seule chambre n'était occupée ? Le réceptionniste avait secoué de la tête. « *Non, non, Madame King, pas une*

autre âme qui vive que les vôtres cette nuit. » Frissons garantis.

Le couple, qui n'a pas faim mais qui a réservé pour le dîner du soir, se rend moins de deux heures plus tard dans la salle de réception. Vide, elle aussi. Un serveur, qui les regarde en coin comme s'il n'était qu'un élément de plus dans le décor, les installe tout près de la cheminée surmontée d'un drapeau américain. Certaines des ampoules au plafond sont grillées. Les poutres au-dessus de leurs têtes, craquent au moindre coup de vent, qui dehors, se lève. Autant vous dire que leur steak est vite expédié et qu'ils remontent rapidement dans leur chambre. La fameuse 217.

Et alors que sa femme s'endort, Stephen King, lui, ne trouve pas le sommeil. Il se décide à tenter une sortie nocturne. Pour visiter l'hôtel. Vous pensez qu'il est fou ? Attendez d'entendre la suite.

De longs couloirs sans fenêtres, des portes fermées et l'absence de vie, à chaque étage, se fait ressentir. Quand les minuteriers s'éteignent, même lui, la star du paranormal, se précipite sur le premier interrupteur pour ne pas rester dans le noir. Puis il se décide, las de ce petit manège, à descendre au bar pour y boire un whisky. Irlandais, sans glace. Il y est accueilli par le barman de service, qui, sans client, est là pour chasser le vent. Seul le titre *Treat Her Right*, cuivres sonnants et guitare partant en solo donne à la situation un semblant de réalité. Tout le reste est étrange. Surtout le regard de ce barman au nom particulier. Grady. King, à l'évocation des deux syllabes, baptise l'un de ses personnages principaux. Oui, déjà, et avant même la fin de cette nuit hors du temps, il sait qu'il va écrire sur cet endroit.

Chapitre 3

King avale son whisky, discute philosophie de vie et fin de saison touristique avec ce Grady au ton monocorde et à l'allure des plus bizarres. King dira plus tard de lui qu'il ressemblait à un homme qui aurait tué sa famille à coups de hache. Il retourne ensuite à sa chambre.

Sur le chemin du retour, à la sortie de l'ascenseur qui le conduit au deuxième étage, il est persuadé de voir un petit garçon en marinière, là, au fond de l'immense couloir. Pourtant, il se souvient que le réceptionniste leur a dit à leur arrivée qu'ils étaient les seuls clients... Est-ce le fils d'un employé ? Qui traîne à cette heure-là, le regardant fixement ? Un mauvais tour joué par les équipes peut-être.